

ROMAN

COLLECTION
Romans
d'aujourd'hui

Genèse de Fit-ce-Monde

fréville



Editions
Chemins de tr@verse


Bouquineo.fr

Genèse de Fit-ce-Monde

« Vous reste-t-il assez de candeur pour apprécier Fit-ce-Monde, terre de traditions obscures, de coutumes bizarroïdes et de féeries quotidiennes ? Une création littéraire naïve, baroque et déroutante, que détesteront les sceptiques et les gagne-petit. »

fréville

L'entremêle est formellement interdite à (...) durant la totalité des deux lunes qui précèdent l'arrivée des fées – prévue traditionnellement pour le vingt-unième Potiron. Pendant cette période, les vieux sont priés de ne point modifier leurs habitudes, les jeunes de les assagir, et les secréteux qui songent ou non à se marier ont l'occasion de réfléchir à la vraie signification de l'amour.

En temps d'usage l'entremêle n'offre gravité à (...), mais pendant l'interdit nul ne songerait à en rire. Un irrespect constituerait une terrible offense. D'ailleurs, pour se garantir des tentations, aucun mariage n'est inscrit à compter du premier Navet. À quoi bon unir deux âmes et les séparer des corps ? Nul autre que le Ver à Cerises aurait cœur à inventer de telles perversions. Autant pour la règle. Carambole Jeanne, si vraiment les envies sont pressantes, dirait monsieur le Maire qui ne considère la tradition que comme devant donner du cœur aux créants et non compliquer la vie, si vraiment donc ! l'entremêle à seule n'offre point grande offense. Du moins que chacun y soit précautionneux pour qu'il n'y ait la Conséquence.

Préface de l'éditeur

Infinie, colorée et brillante, telle semble se révéler la palette de fréville.

Après le très beau et très étrange *Figure parmi les morts* (visions intenses, symbiose avec l'esprit volatil des victimes et des survivants à l'instant de l'explosion meurtrière d'Atocha), après le voyage en filiation du terriblement déroutant *Cas typique de mort subite du nourrisson*, nous voici littéralement bousculés dans notre lecture par cette moderne Genèse, paradoxale mort d'un monde féerique enivrant l'imaginaire.

En quelques centaines de pages, fréville démontre brillamment que son style alerte et précis sait se métamorphoser selon les univers, sans jamais perdre ni son tranchant, ni son stimulant humour.

Conculquant les préjugés mortifères, il ose faire appel à la candeur pour célébrer le naïf baroque. Le plaisir du lecteur, son empathie, et son intelligence même, comme par osmose, en sont magnifiés.

Yves Morvan

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2013

Isbn Pdf : 978-2-313-00412-8

Isbn Epub : 978-2-313-00413-5

Dépôt légal : Janvier 2013

Édition de janvier 2013 (première édition)

Photo de couverture : Angel of creation © Howgill – Fotolia.com

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sémard – 75009 PARIS

fréville

(...)

Genèse de Fit-ce-Monde

Éditions Chemins de tr@verse

D'après une idée originale de N.L.

Contactez l'auteur :

freville@chemins-de-traverse.fr

Première partie

Plusieurs choses que vous auriez dû savoir

1 L'effondrement d'un pont n'offre point gravité

Potiron 4, an 2 Avant-le-Début

La rivière méchantait le pont depuis trois jours. Il avait plu force du treizième au vingtième de Navet. Par surcroît, les déterrements avaient repris du côté des mines de Versevieille, libérant moult bobettes de cristaux dont la rivière se servait pour attaquer les piles, comme pour venger la montagne. Elle les plantait abruptement dans le bois puis laissait frotter le petit sable de part et d'autre de l'écorniflure. Deux siphons parfaitement disposés à l'avant et à l'arrière du grand pied l'avaient aux trois quarts émondé. La nuit d'ante, un Grand Orage avait secoué et pourri à cœur les cordages de retenue. Les soubresauts de la rivière et son acrimonie contre le corps du pont faisaient grand vacarme, tant que les oiseaux se détournaient de la gorge, craignant d'être happés par d'ante monstre vivant au sein de la coupure.

Tant n'empêchait point Lucien de dormir : depuis l'an 26 Avant-le-Début qu'il logeait en bord de rive, il avait eu veille de s'accoutumer à l'accumulation des bruits du chenal. Lucien valait gardien du pont.

À la bordée très matinale où l'accident se produisit, il dormait très justement. Mais il se souvint après coup de l'enchaînement des bruits qui conduisirent au

Grand Crac !

Cela commença par des éboulements de pierraille à hauteur de chemin, la rivière parvenant à desceller les extrémités du pont, précisément garnies de mâche de fougères et de cailloutis. Puis il y eut de très criants étirements de lianes – les pendants de côté de la pile se déterrèrent un à un, un fort tremblement de toute la rive accompagné d'éclatements de roche, pour finir par ce Grand Crac ! sec et dru comme une brindille morte qu'on pète pour la jeter au feu. Ce crac, si grand et si hors de la tonalité de foisonnement subtil habituelle à la rivière, obligea Lucien à se réveiller sur le champ. Il recomposa tous ces épisodes plus tard, d'après résidus de songes, tout en admirant la netteté du vide laissée par la rompture.

Agrippant ses chaussures au bras et prenant à peine le temps de resserrer la ficelle qui tenait son fût (il la desserrait la nuit pour mieux respirer), Lucien se précipita hors sa cahute. Le jour commençait à tirer sa toile, le ciel pointait beau et la rivière soudain se taisait. Le plus calmement du monde le chemin venant de Berguennesse outrevaquait vers la gorge, à l'encontre que dix coudées plus loin, il terminait abruptement sur le vide, comme futé à la lame. Les flans ayant été emportés avec le pont, la gorge avait retrouvé tout son saignant, plongeant droit jusqu'à l'eau, depuis hauteur de plus de trois hommes.

Du pont ne restait le moindre rondin, bille ou planchage. Il demeurait si peu d'a pont que Lucien songea qu'un étranger arrivant ce matin-là refuserait de le croire gardien du pont. Jusque la pile avait été arrachée ; si la rivière ne la barrait point

dans un ressac, les gens de Pristine la verraient arriver d'ici une huitaine. Nul doute qu'ils sauraient en faire bon usage pour la construction du chéreau alors entreprise. Un bouillon cacodémoniaque marquait l'emplacement des bases, que la rivière s'empressait déjà de combler à force sables, algues et nervures qu'elle y charriait. Mais elle oeuvrait désormais sans rage, satisfaite de ses réalisations.

Lucien avança jusqu'au bord, se pencha un peu et appela de faible conviction :

– *Ola ! Y'a-t-il onque ?*

au cas ou d'ante malheureux ait chuté avec l'ouvrage. Mais il ne se souciait guère car, outre la bordée plus que matinale qui aurait découragé tout juste créant, depuis Carotte dernier il avait planté de part et d'autre du pont deux panonceaux de bois par lui chef grand soindement fabriqué. Il avait gravé à la pointe de grenisse – poussant l'attention à retracer au charbon :

– *N'à point franchir sans l'assure du gardien.*

Les gens, connaissant son vertueux souci des franchisseurs, ne franchissaient plus sans lui avoir demandé son avis. Car Lucien au fait le plus moindres de la sensibilité du pont depuis les dernières neiges, avait vertement sermonné les gens de Valdemone (s'agissant du lien entre Berguenesse à Valdemone en épargnant les gorges, les gens de Berguenesse avaient édifié le dernier ouvrage, en conséquence de quoi ceux de Valdemone avaient en charge sa sûreté) :

– *Si vous ne faites enque pour ralentir la goutte en retors de la pile, z'a retrouverez vot' pont à l'eau, â j'y serai point derrière pour l'retenir.*

Mais les gens de Valdemone avaient trop à faire jusqu'à fin des groseilles, ils n'avaient même voulu rechanvrer les

colonnes deuxième comme Lucien leur soutenait.

– *Et voilà, devisait Lucien en contemplant la gorge toute nue, le troisième pont qu’â bouté par l’eau depuis qu’j’a suis gardien du pont.*

Lucien songeait que les gens de Valdemone, auxquels il prédisait malheur depuis bientôt un an, avaient demblement choisi de laisser choir le pont.

– *Pour sûr l’effondrement d’un pont n’offre point gravité. Ceux de Valdemone m’ont en confiance, ils savent que je n’y laisserai point un marcheur s’y aventurer un jour qu’il peut céder. Construire le nouveau pont est belle affaire, tout le village s’y réunit et fait fête. L’honneur est bien plus grand d’avoir fabriqué le pont que d’en prendre le soin, ça que ceux de Berguenesse vont devoir souffrir à leur tour.*

Trois fois déjà, depuis l’an 26 Avant-le-Début, les deux villages s’étaient rendu la pareille. Trois fois que Lucien gardien de pont se retrouvait sans pont à garder.

Aucunement déconvenu et appréciant la douceur retrouvée du chant de la rivière, il gagna son établis pour chercher de quoi faire deux nouveaux panonceaux de charme.

– *J’a vais l’écrire : À plus d’pont, faite à la hargne des eaux.*

À quoi bon souligner la négligence des gens de Valdemone – puisque la rivière bel et bien avait arraché la pièce ?

Il terminait la coupe du prime carreau lorsqu’un pied léger foula le chemin venant de Berguenesse. Il sortit et aperçut une fée, fortement songeuse devant le vide.

– *Ma pauv’ dame fée, n’avez point la chance au côté. Le pont a chu ce matin chef.*

– *Foutre foutre,* réprima-t-elle en se retournant vers Lucien

et en posant à terre le barda d'écorces qu'elle portait à l'épaule. La fée, une toute vieille d'au moins 250 ans, fluette au possible dans sa juyane de toile noire, semblait au plus grand embarras.

– *Qui ne l'aurait qui voulait prendre le pont et l' trouve parti, songea Lucien.*

– *Onque s'est-il blessé ?*

– *Non, n'y avait créant au lieu. J'y veillais !*

– *Foutre foutre, mon bon Lucien...*

– *À s'y serait on déjà oeillé ?*

– *Sûr sûr Lucien, demisa la fée en souriant, n'ait point honte, les fées n'oublent rien, tu étais bien petit, et moi à peine moins vieille. Je suis en chemin pour (...) où je dois accoucher. As-tu connaissance d'un autre pont que je pourrais prendre ?*

– *Pour (...) ! cornegidouille !* fit Lucien avec surprise, car des créants ne vaillaient guère aussi loin que (...) *Pour (...) je ne vois d'autre issue que de détourner jusqu'à prendre le pont de Pristine.*

– *Et en passant par les gorges ?*

– *N'y songez point dame fée. La rivière â en grande excitation, tant plus depuis le Grand Orage. Pas le moindre gué ne donne sûreté. Vous seriez certainement portée en navigation, sans même compter les zébors dont commencent les amours.*

– *Foutre crénomerie et pissenlit ! je vais engranger enque méchant retard. Mais ci-va-la-vie Lucien, puisque la rivière l'a voulu. Puis-je dors te confier un message à faire passer aux gens de Valdemone lorsqu'un infortuné arrivera à son tour par l'autre rive ?*

– *Et comment ! j'écoute.*

– *Tu leur diras de prévenir le Maire de (...) que la fée À-*

petits-pas-dans-sa-juvane aura un bon retard, à cause du pont qui est parti, avec ses excuses. Ma foi mes trois sœurs fées seront réjouies, elles auront davantage d'accouchées. Gare ! mon message doit parvenir avant le vingtième Potiron.

– J'ai bien entendu. Cela sera su à Valdemone. Croyez-moi je n'oublierai pas, nonque votre visage et nom pour notre prochaine rencontre.

– Ci-va-la-vie Lucien.

– Ci-va-la-vie dame fée.

Tandis que Lucien notait soigneusement son message, la fée À-petits-pas-dans-sa-juvane rebroussait tranquillement route. Arrivée au cyprès à tête tordue, elle bifurqua pour prendre le chemin de Pristine, qui longeait de loin en loin la rivière, jusqu'à ce que la gorge se fasse plus douce et offre appui et agrément au marcheur.

2 De la charge de menteur à (...)

Un jour général

L'occupation de menteur sourd de toute éternité à (...). Le menteur tient même archi haute position civile, à majeure du Maire, du mouilleur de grain ou du gardien des Vieux Arbres. Il se reconnaît à son chapeau nord et pointu, dont le couronnement s'avère de paille tandis que le pavillon se taille dans le meilleur tissu de carabe. Le chapeau vaut ustensile fondamental pour l'effectuation harmonieuse de la charge de menteur. Par tradition, lorsque le menteur porte son chapeau, il tient alors position de menteur. Cela signifie que toute parole sortant de sa bouche se doit nécessairement menterie.

A titre d'exemple, un menteur chapeauté énonçant :

– *La meule du moulin à Raymond tourne le grain à perfection* signifie que la meule de Raymond est derechef en dérangement et qu'il conviendrait que d'ante villageois le rejoignissent pour l'aider à contraindre la faute.

Qu'un menteur chapeauté n'offre point menterie constituerait un grave affront aux coutumes de (...) et

susciterait perte immédiate de la charge. Comment pourrait-on croire un menteur n'ayant point de consistance dans ses contre-vérités, et à quoi pourrait-il servir ?

Inversement, un menteur d'oublie sa fonction lorsqu'il n'est point chapeauté, il est donc alors tenu de parler les choses vraies comme tout un chacun. S'il venait à mentir, en concevant de conscience et non par habitude ou égarement professionnel, la faute n'en serait pas moins sérieuse mais se limiterait au domaine personnel. Le blâme n'entraînerait point la perte de la charge.

La signification et l'importance de l'occupation de menteur procurent souvent mystère au visiteur. La nécessité absolue du menteur à (...) provient de la conviction admise par tous – nul ne songerait pardicus à discuter ce point - que dire le mal revient à le faire. Les plus aboutis et les plus craintifs défendront que seulement penser le mal commence à le faire. Mais il s'agit là d'affaire de soi-même, chacun ayant la surveillance exclusive de son penser. Le dire, contrairement, n'existe que par l'oreille de l'entendant. Impliquant nécessairement l'autre, il relève à ce titre d'une stricte concorde entre-villageoise.

Dire le mal c'étant le faire, c'étant aussi faire partager ce mal à qui l'on dit. D'où la nécessité absolue de ne point dire le mal en société. Pourtant, quoi que puissent en déplorer les gens de (...), le mal y fleurit comme outremonde et le nier en mots n'y remédierait guère. D'où l'attribution du dire le contre-mal au seul menteur qui a pour fonction de ne point renforcer le mal en lui donnant un prolongement de vie en parole.

À ce titre, l'occupation la plus symbolique et la plus difficile du menteur est d'annoncer les décès. Nul autre que lui n'y pourvoierait. Dire d'un défunt qu'il est mort serait grave

offense à (...). On ne doit prendre acte de ces choses-là. Cela éloignerait le halt-créant de chez soi, le chasserait parmi les ombres. Ajouterait en souvenir, en pensée et en cœur ce qui ne relève que de la matière. Aussi, selon un code parfaitement établi, après la mort le Menteur – chapeauté certainement - tourne de maison en maison annonçant :

– *Untel respire.*

Il doit alors retirer son chapeau et ajouter :

– *Que vos pensées l’accompagnent jusqu’au soir.*

car à (...) les morts ont jusqu’au seuil de leur prime nuit de défunt pour choisir leur lieu de repos.

Pour toutes autres occasion où le mal survient, qu’il s’agisse d’une souffrance ou d’une blessure faite à créant, d’un malheur porté à une bête ou d’un accident ayant affecté cultures ou bâtisse de la contrée, tout enfin qui pourrait être désagréable à entendre à l’un, l’autre ou porter tort à d’antonque, pour toutes autres inconvenances le Menteur a davantage libre choix des lieux et de la manière pour faire suivre la mauvaise nouvelle – à la condition initiale qu’il n’utilise que des bonnes paroles et porte son chapeau.

On conçoit que la charge de Menteur soit drevèche et lourde responsabilité pour l’homme ou la femme qui la sollicite. Se devant énoncer avec sourire et en paroles aimables tout ce qui donne tristesse au village et aux villageois, le respect rendu au Menteur est à hauteur de cette supplicante tâche.

Nul étonnement à ce que les Menteurs soient le plus souvent des fantassins tout de sombre et de gravité, enduits de conscience de l’importance de leur mission et du soin qu’ils doivent y apporter dans la lutte commune pour l’harmonie.

Seule exception à cette sévère loi du malheur appliquée au

Menteur, seule occasion toute de joie et d'émerveillement qu'il ait droit et devoir d'annoncer par une juste mesure de récompense : le Menteur prélude et colporte l'arrivée des fées pour l'accouchement. Multi spécialement il lui est autorisé d'agir chapeauté ou non, à sa libre grise.

3 Paroles de menteur

Cerise 17 , an 4 Avant-le-Début

Un événement très contrariant présida à la venue de Tout-est-perdu à (...). Depuis l'an 9 Avant-le-Début, le menteur se nommait Ses-raisons. Il avait reçu charge après la mort de Effets-compris, Menteur qui resta célèbre au village pour avoir annoncé, à la perte de son chien qu'il aimait magistralement :

– *Mon chien miaule*, tant la chose l'avait ému.

Suivant sa mort, pour cause du tendre respect qui lui était dû, il fut décidé qu'à (...) les chats aboieraient et les chiens miauleraient dorénavant, convention naturellement obscure pour l'étranger.

Ses-raisons prit donc charge selon les procédures établies et, à la reconnaissance de tous, s'acquitta on ne peut plus sérieusement de sa tâche. Homme taciturne et sobre, la rigolerie ne figurait point parmi ses passe-temps. Il compta au nombre des menteurs sombres et solitaires qu'on ne voit guère paraître près du Vieil arbre que monté du chapeau ou pour l'arrivée des fées. Événement qu'il annonçait nonobstant sans